
n° 27 - mensuel - 3 F
cancans
DE PARIS



Un couple de « B.O.F. » arrivé au sommet de la fortune se rend pour la première fois à l'Opéra.

A l'entracte, la femme, qui désire voir le « Tout-Paris », se penche sur l'orchestre armée d'une paire de jumelles. Soudain, elle tressaille en apercevant un vieux monsieur très digne à la barbe blanche. Elle se retourne vers son mari et lui dit : « Je viens de voir Victor Hugo ».

« Mais Victor Hugo est mort », lui répond son mari.

Alors la femme reprend ses jumelles et dit : « Je t'assure qu'il bouge ! ».

•

La semaine dernière, un journaliste a posé quelques questions à un Don Juan très connu. Nous avons retenu celle-ci :

« Monsieur, que pensez-vous des mini-jupes ?

Oh, vous savez, dit-il, je les ai par dessus la tête ! »

•

L'idiotie du mois

Il s'appelait Louis,
Elle s'appelait Claire,
Ils se sont quittés.
Elle est devenue sourde car elle a perdu Louis.
Il est devenu aveugle car il ne voit plus Claire.

•

Devinette

Savez-vous pourquoi les Israéliens ont gagné en si peu de temps la guerre du Sinaï ?

Réponse :

Car ils avaient loué les tanks à l'heure.

•

Le pauvre Toto rentre de l'école très en colère en disant : « Maman, tous les autres disent que j'ai une grosse tête !

— Mais non, mon fils, ce n'est pas vrai ; tiens, prends ta casquette et va me chercher trois kilos de pommes de terre. »

•

Un jeune homme sûr de lui proposait à toutes les filles d'aller au Bois dans sa blanche décapotable italienne mais elles partaient toujours en riant quand il ouvrait la porte de son Isetta.

KIM

et son cadeau de Singapour

Kim, est une splendide Eurasienne de 18 ans aux lignes parfaites et qui rêve de faire une carrière artistique à Paris, aussi chaperonnée par sa ravissante jeune mère, qui ne la quitte même pas pendant les séances de poses chez les photographes elle commence à se faire connaître dans les studios... elle a déjà fait un peu de figuration et quelques apparitions à la Télé...

Un admirateur lui a envoyé récemment une coupe de tissu de Singapour... Kim enthousiaste, mais pas couturière pour deux sous, s'est longuement regardée dans une glace. en se drapant dans la coupe... elle hésite, sera-ce un Sari ? une robe du soir ? une mini-jupe ? un bikini ? Kim hésite, mais avouez que quelque soit le sort réservé à ce tissu... il lui va très bien !...

Kim, de toutes les façons est une fervente du naturisme et décrète approuvée par sa mère, qu'une jolie fille ne doit rien cacher...



QUAND LES GIRLS EFFEUILLENT LEUR VIE...

dans les coulisses de "Montréal By Night"

Ici la nuit se fait longtemps avant la tombée du jour. Une nuit presque aussi noire qu'une nuit sans lune. Une nuit complice des désirs sourds, des passions animales, des curiosités inassouvies. Le mâle à la recherche de la femelle. Ici, on s'offre de la chair de femme. On la présente en pâture aux yeux de l'homme sous forme de divertissement. Et pour faire monter en surface ce qui ne serait qu'à peine émoussé, un tintamarre de musique assourdissante, propre à engourdir toute pensée, pour mieux laisser à nu, fort de sa solitude, le désir animal. L'ef-



feuilleuse ou la danseuse demi-nue des cabarets est-elle une poupée de luxe, un corps sculptural où s'est engloutie l'âme, ou une artiste qui exerce un art ?

L'homme, seul ou en groupe, qui cherche un simple divertissement ou l'oubli de ses déboires conjugaux, se rend volontiers dans l'une ou l'autre de ces boîtes de nuit. Les girls, quelques-unes très belles de corps et de visage, toutes offrant du moins un physique harmonieux, y exercent leur art qui de danseuses, qui d'effeuilleuses. Comment sont-elles vraiment ? Sont-elles de vraies femmes ou des méca-



niques à sexualité . Parce que je n'ai recherché ni le sensationnalisme, ni le dédain, ni le blâme, que je suis allée les voir dénuée de tout préjugé, que je leur ai parlé de femme à femme, je vous offre les témoignages humains, à travers lesquels percent la femme éternelle et l'artiste.

Je suis d'abord au cabaret « Métropole ». Ici et là se promènent de magnifiques créatures. Mise en confiance par Angelo, le gérant de l'établissement, qui lui explique l'objet de ma visite, Mimi, une plantureuse blonde, vient s'asseoir à ma table. Mimi raconte tout simplement qu'elle est effeuilleuse professionnelle depuis cinq ans. Elle a fait de nombreuses tournées un peu partout dans la province et n'est au cabaret « Métropole » que depuis une semaine.

— J'aime danser, j'aime le public, et j'aime aussi, je crois bien, parader. J'ai l'impression d'être faite pour ça, ajoute-t-elle en riant.

— Votre métier est dur, physiquement ?

— Non, j'adore mon métier. Et j'aime... non, j'adore les hommes. C'est pourquoi j'ai peur du mariage. Je suis contente quand je fais plaisir à beaucoup d'hommes. Je suis heureuse de danser pour eux. Ici, nous rencontrons des hommes très intéressants et très distingués. Il est plaisant de causer avec eux.

— Garder à votre corps ses lignes harmonieuses est-il difficile pour vous ?

— Je n'ai aucun problème de ce côté.

Et Mimi de reprendre une pose très professionnelle pour le photographe qui prépare son objectif.

(Suite de notre reportage dans notre prochain numéro)







Cancans-vérité :

AVE CAESAR IMPERATOR

(Néron saisi par la débauche)

NOUS avons laissé Néron, encore tout étourdi par les charmes et sortilèges de son « extravagant mariage » avec l'esclave Sporus (voir *Cancans-Vérité* n° 25).

Nous allons le retrouver aujourd'hui dans de nouvelles situations tout aussi extraordinaires et... tout aussi historiques que les précédentes.

Cet homme, nous dit Pythodore de Tralles, « insatiable sur les plaisirs, aurait voulu les éprouver tous en même temps et dans toutes les parties de son corps ». L'historien ajoute des détails si crus que *Cancans* ne les laisserait pas passer... Mais, rassurez-vous, je vais tâcher, grâce à de « savantes » (?) périphrases, de vous en faire apprécier la saveur.

Voici donc Néron enlacé étroitement à une de ses maîtresses. Il goûte en ses bras les plus exquises blandices. Mais il est bien trop artiste, bien trop « intellectuel tourmenté » (déjà !), trop insatisfait et trop blasé tout à la fois, trop curieux aussi (nos érotologues 67 n'ont rien inventé) pour se satisfaire de si banales voluptés. Il faut à cette fête d'autres acteurs. Etant empereur on n'a que l'embarras du choix ! Et il choisit un gladiateur dont les viriles ardeurs sont à toute épreuve. Auxquelles, bien que (ou d'autant mieux que ?) rivé à sa maîtresse, il s'abandonne avec une glorieuse allégresse. D'autres personnages s'agitent encore autour de cette « couche de stupre » : des jeunes gens, des jeunes filles — et qui ne restent pas les deux pieds dans le même sabot, on vous prie de le croire ! — entretenant une atmosphère d'intense lubricité par des



AVE CAESAR...

attouchements, des postures inimaginables. Mais laissons la parole à Pythodore : « Ils (les acteurs de cette saturnale) promènent leurs parties naturelles sur toutes les cavités du corps de Néron. Quel spectacle ! On pouvait dire véritablement qu'il était noyé et que tous ses membres, aussi bien que toutes les facultés de son âme, étaient absorbés dans un torrent de délices. »

« Suétone, quant à lui, affirme, dans ses « Douze Césars » : « Néron est convaincu qu'il n'existe pas sur la terre un homme qui soit réellement pur et chaste. Le corps tout entier de l'homme est souillé. Aucune fibre de la chair d'un corps n'est intacte. Nul être n'échappe à cette loi. Chez la plupart, d'après lui, l'honnêteté n'est que dissimulation et grimace ; ils cachent leurs vices avec le même soin que lui, Néron, étale les siens. Aussi l'Empereur pardonne-t-il toujours à ceux qui avouent devant lui leurs turpitudes. »



Le même Suétone conte, par ailleurs, une anecdote bien savoureuse.

Néron, après s'être prostitué à un point tel qu'il avait souillé toutes les parties de son corps (et l'on ne parle pas de son âme !...) fut l'inventeur d'un genre de luxure dont nous doutons (c'est Suétone qui parle) qu'on ait jamais rien vu d'équivalent.

L'Empereur faisait lier, tout nus, à des poteaux, des personnes des deux sexes qu'il avait choisis parmi les plus belles, dans les âges adolescents, tant pour le visage que pour la perfection du torse et des membres.

Pendant qu'on les enchaînait, il se revêtait lui-même d'une peau de lion, de tigre et, parfois, dans les jours spécialement fastes, d'une peau de panthère noire.

L'on sait que Néron se disait, se voulait acteur. Donc, l'Empereur-Acteur mimait, avec une science très accomplie, la grande scène extrêmement brillante du fauve aiguillonné par le rut.

Il sortait de sa tannière, rampait, mugissait, bavait et s'élançait sur ses victimes quelque peu effrayées de ces frénésies convulsionnaires. Il cherchait, avec des grognements qui faisaient l'admiration des spectateurs, sur tout le corps des jeunes gens d'affreuses jouissances.

Et lorsque la bête qu'il avait incarnée (avec plus ou moins de bonheur...) était assouvie, il jetait là la défroque et le masque et terminait le spectacle en s'abandonnant — on admirera l'éclectisme de Néron — à son esclave Doryphorus qu'après Sporus il avait épousé. Mais ceci est une autre histoire.

Cassius Dion de Nicée, qui écrivit une « Histoire Romaine » qui fait autorité, narre la même aventure en d'autres termes : « C'est une étrange et stupéfiante exhibition ! On voit les plus beaux adolescents, les plus belles jeunes filles attachés nus sur des croix de bois et on voit le Maître du plus grand Empire de tous les temps revêtu d'une peau de bête qui se jette avec furie sur ces tendres chairs comme pour les dévorer. »



Néron, las des remontrances de Sénèque et de Burrhus qui critiquaient tout de même un peu sa conduite, et las surtout des plaintes sempiternelles de sa mère Agrippine, résolut de rompre avec cette dernière. Il ne voulut plus la voir, lui retira tous les honneurs, toutes les marques de souveraineté. Inconsolable de se sentir renversée du haut degré de puissance où elle avait accédé, Agrippine décida, à quelque prix que ce fût, d'y remonter.

Les menaces, les cris, les véhémences, tout cela fut inutile : Néron restait inflexible. Pendant ce temps la cour, naguère florissante, de la belle impératrice, se disloquait lamentablement, et bientôt elle fut quasi oubliée de tous.

Que faire pour remonter le courant de l'indifférence et du mépris ?

Elle connaissait bien son fils, Dieu merci. Elle se rendit compte qu'il ne lui restait qu'un moyen pour le regagner. Sans barguigner elle s'employa à mettre ce moyen en branle.

Elle était encore fort désirable. On le lui avait dit ; elle était assez intelligente pour n'en point douter. Son fils était l'image même de la dissolution, de la perversion, insatiable de plaisirs, toujours à l'affût de voluptés inédites se situant hors des chemins battus. Elle avait souvenance qu'autrefois, en litière, il avait reçu d'elle des... marques de complaisance qui n'avaient pas été sans le « charmer » énormément.

La solution, elle la tenait.

Et, ici, c'est l'historien Tacite que nous allons laisser parler :

... A l'heure du crépuscule, moment divin où les mets épicés et les vins précieux allumaient le plus les sens de Néron, Agrippine s'arrangeait pour entrer dans la salle où flottaient des parfums lourds. Elle renouvela ces visites assez souvent. Son fils était tellement « occupé » qu'il ne s'apercevait même pas de sa présence. Simplement il remarquait qu'une longue et souple tunique de soie le frôlait légèrement. Mais un soir d'été où l'air était plus entêtant que jamais, apprêtée, parée comme la plus cotée des courtisanes romaines, elle ne se contenta plus d'effleurements esquissés, elle s'offrit littéralement à son fils, oui, elle était prête au baiser de l'inceste. Même les convives s'apercevaient déjà de légers baisers, de caresses de moins en moins furtives, terribles signes avant-coureurs du crime sans nom qui allait se perpétrer ! Mais Sénèque veillait. Il mit tout de suite en avant une adorable esclave du nom d'Acté qui s'empressa de cueillir dans les bras de l'Empereur une étreinte qui se fût, sinon, abominablement égarée. Sénèque, ensuite, prévint Néron des manèges d'Agrippine et le mit en garde contre le mépris des soldats qui ne manquerait pas de s'ensuivre. Cet



AVE CAESAR...

argument fut le seul à avoir quelque résonance dans l'âme de Néron. La crainte de scandaliser les soldats, de les irriter, et, par suite, de perdre, peut-être, l'Empire, le fit renoncer aux très originaux plaisirs que lui offrait sa mère, car, pour le reste, il n'était pas homme à redouter un crime de plus !

On dit même que sa passion pour Agrippine fut telle qu'il aima follement une de ses concubines simplement parce qu'elle lui ressemblait...

★

Etrange Néron. Etrange époque. Démesure et tragédie. Et l'on ne sait pas tout !

Les motivations de tout cela ? Les subconsciences de tout cela ? Les mécanismes de l'âme et de l'esprit ? Car enfin ces hommes étaient des hommes. Doués de pensée et de réflexion. Les historiens ne nous ont cité que des faits. Ce qu'il nous faudrait connaître c'est, au-delà de l'épisodique, le portrait psychanalytique (bien que j'aie horreur de ce mot, en général, et de M. Freud, en particulier) de l'Empereur Néron et ce qu'il y avait d'authentique, d'humain, derrière disons : ses fracassantes démonstrations. Ce portrait réel d'un Homme a déjà tenté quelques exégètes contemporains Attendons l'ouvrage qui satisfasse vraiment notre curiosité.

Un mot encore. On vient de reprendre, hélas ! sur les écrans parisiens, à grand fracas, l'immense navet américain de M. Mervyn Le Roy : « Quo vadis ? » M. Peter Ustinov y incarne un Néron gratiné dont il fait un ridicule pantin désaccordé et minaudant. Il ne faudrait surtout pas que l'on vît le maître de l'Empire Romain sous ces oripeaux de pacotille. Je pense que le vrai Néron avait une autre allure, une autre « gueule »...



Ces dernières semaines, de graves événements ayant secoué le monde, les chefs d'Etat de France, d'Angleterre et d'Union soviétique se sont rencontrés

Pendant cette conférence, leurs femmes, profitant de l'absence de leurs maris, ont, paraît-il, abordé des sujets osés, traitant de l'amour et surtout du petit nom par lequel les femmes de leur pays appellent l'intimité de leurs hommes.

« En France, nous l'appelons le Patriote car il est toujours debout devant la République.

« Nous en Angleterre, nous le nommons le Gentleman, car il se découvre toujours devant une lady.

« Eh bien, en Union soviétique, nous l'appelons le Partisan, car on ne sait jamais s'il nous prend par devant ou derrière. »

●

Un jeune homme corse, depuis peu à Paris, envoie à ses parents restés au pays la lettre suivante :

« Chers parents,

« La vie ici est magnifique, mais j'aurais encore besoin d'une petite avance. Soyez sans crainte, je dépense toujours avec parcimonie et à bon escient. »

Les parents, ayant peu fréquenté l'école, se font lire la lettre par un voisin. En entendant la dernière phrase, le père s'écrie :

« Mon fils exagère, avec Parsimoni passe encore, mais pas avec un Arménien ! »



à l'heure du choix...

Isabelle hésite longuement avant de choisir ses sous-vêtements. Déshabillé ? Chemisette ? Que lui répondra son miroir ?





LE CORSET ROUGE

LORSQUE vous visitez les abbayes de la vallée de la Seine, en Haute-Normandie : Jumièges, Saint-Wandrille, vous arrivez à un village charmant qui a nom Saint-Martin-de-Boscherville.

Devant vous s'étale une verdoyante plaine parsemée de pommiers. Le fleuve y paresse parmi les saulaies. Il coule au bas de blanches falaises crêtées de verdure. Puis, subitement, au premier plan, cernée par des murs en ruine, vous voyez se profiler la plus belle et plus vaste abbatiale romane de cette région : Saint-Georges-de-Boscherville.

Entrez, je vous prie, sous les voûtes de l'accueillante et fraîche église. Peut-être aurez-vous la chance de voir venir à vous un bien sympathique curé qui vous initiera aux arcanes de cette architecture moins triste qu'apaisante. Peut-être vous contera-t-il, si vous le lui demandez, la légende du « Corset Rouge ».

... Une nuit que le vent sifflait sur les joncs et les marais des bords de la Seine et que la chouette hululait dans les granges, un tout jeune cavalier, à peine sorti de l'adolescence, visage parfait, élégante et preste tournure, s'arrêta sur la berge.

Il voit soudain briller une lumière à la tour du fastueux château de Bardouville. Il éperonne avec vigueur et pousse dans l'eau sa monture.

La Seine franchie, il escalade en hâte le chemin qui serpente à l'assaut des courtines.

Il lui tarde de voir la châtelaine de ces lieux, la douce et blonde Violaine qui l'attend dans sa chambre où des chênes entiers flambent dans la cheminée.

Ce visiteur n'est autre que Dom Robert, l'Abbé de Saint-Georges-de-Boscherville — eh !



oui ! un abbé ! et qui plus est, malgré son très jeune âge, le supérieur de l'abbaye — qui, chaque soir, jetant crosse et mitre, froc et chasuble aux orties, accourt au château pour reprendre, en l'absence du maître des lieux, un grand cérémonial d'amour et de volupté, dont les préludes remontent à quelques années, alors que, simple page d'un seigneur des environs, doté de sa seule et gracile beauté, il caressait les seins naissants de la demoiselle Violaine de plus ou moins innocente façon, laquelle ne demeurait pas en reste. Mais les parents de la « pucelle » eurent vite fait de percer le manège et chassèrent ce page trop hardi et trop peu sérieux. Leur fille valait mieux que cela. Ils lui trouvèrent un solide et robuste baron, peut-être moins séduisant, mais dont les coffres ne sonnaient pas le creux.

Robert s'enfuit, désespéré, chez les Bénédictins et revêtit illico la robe sacerdotale. Il n'était pas un moine très convaincu et ce n'était là somme toute qu'une solution de facilité et de paresse. Sa chair, malgré la bure, frémissait encore au souvenir des divertissements anciens. A la lecture des manuscrits de haute théologie, des visions rien moins que pieuses, bien que paradisiaques, hantaient son esprit. Ce qui n'empêcha pas ses compagnons, impressionnés par son zèle dévôt et ses mortifications à grand renfort de fouet et de cilice, de l'élire abbé-prieur de Boscherville.

Les bruits du monde cependant franchissaient les murs du couvent et, un beau matin, le moine apprit que Violaine vivait toujours et qu'elle l'adorait encore.

Il est des accommodements avec la vie monastique et avec le Sacrement de Pénitence. Notre abbé, un soir, enfourcha donc le plus vigoureux cheval de l'abbaye et frappa à la porte du château.

***

Justement le seigneur de Bardouville n'était pas là. Et...

Et le baiser qu'il échangea avec la jeune baronne fut quelque chose d'absolument prodigieux. Tant d'années d'abstinences, de désirs rentrés, de nuits obsédantes, de flagellations, allaient se résoudre enfin en une étreinte démesurée, une étreinte bien due à sa longue patience.

Ce fut ensuite un jeu que d'aménager des rendez-vous galants lors de chacune des absences de l'époux, qu'à vrai dire beaucoup d'occupations appelaient sur ses terres, à la guerre, ou aux croisades.

Ah ! les heureux, les chers entretiens galants ! Que d'ardeur on y dépensait, que de caresses imprévues et curieuses on y expérimentait, que de jouissances variées on y goûtait ! A croire que la vie monastique est l'antichambre de l'alcôve. Quelle alcôve c'était en l'occurence. Après quoi, le père Abbé se sentait plus heureux, plus léger, d'esprit plus lucide, d'intelligence plus alerte pour vaquer à la bonne administration de son abbaye et chanter les louanges de Dieu.

Mais il se produisit ce que l'on n'avait pas prévu.

***

Et l'imprévu ce fut, une nuit, le baron surgissant au château, averti par on ne sait quel pressentiment ou plutôt par la dénonciation de quelqu'autre moine plus ou moins au courant des fredaines de son supérieur et brûlant plus ou moins de jalousie par la Dame ou... pour l'Abbé.

Pour l'heure la Dame reposait, lovée entre les bras de son doux Abbé-Prieur. Leur bonne conscience étant totale, ils dormaient sans vergogne.

Le mari, les yeux exorbités, avait dégainé l'épée.

Les deux « complices » poussent un cri d'horreur . Le baron bondit sur la couche.

— Hors d'ici ! a le front de crier l'Abbé.

— Comment oses-tu dire ? hurle le mari outragé. Je vais t'envoyer, moi, chanter matines aux enfers. Le diable t'y servira la messe.

L'Abbé essaie de faire de son jeune corps un rempart à la femme à demi-morte d'effroi. C'est en vain qu'il essaie de se protéger lui-même. A la lueur des torches, il finit par succomber aux coups redoublés de l'épée qui trace dans l'air les flamboiements sinistres de l'ange exterminateur.

Violaine s'est recroquevillée dans la ruelle.





Le mari hésite. Va-t-il envoyer l'épouse adultère rejoindre son amant dans la tombe ? Tout à coup, il a une illumination. Sur l'escabot, près du lit, il avise le corset de la dame qui dessine encore les formes parfaites des seins les plus délicieux de toute la Normandie. Il le saisit, le trempe d'un geste monstrueux dans le sang de son rival qui inonde les dalles et qui est encore tout fumant.

— Madame, dit-il ironiquement, voici un souvenir de ce moine qui vous a tant aimée, un souvenir qui vous agréera, je suppose. Jusqu'à votre dernier soupir je vous demanderai de porter ce vêtement. J'exige que jamais vous ne vous en défassiez.

Violaine s'exécute. Elle serre les lacets sur ses seins tout meurtris — de la bonne meurtrissure — des caresses et des baisers de son amant. Elle sent le liquide chaud, mais déjà gluant, imprégner sa chair. Une sorte de douloureuse et d'exquise langueur la saisit, tandis que les pages — très vivement intéressés par ce rite étrange — la conduisent aux plus extrêmes sous-sols d'un cachot de la grande tour.

De quels poisons était chargé le sang de l'Abbé. on ne saurait dire. Toujours est-il que le troisième jour de son incarcération, la châtelaine sentit comme un feu qui brûlait sa peau, comme un acide qui rongeait ses chairs. Mais il lui était défendu de quitter l'abominable corset de sang !

Et six ans après, jour pour jour, le torse dévoré par une innommable lèpre, elle rendit, comme on dit, le dernier soupir, non repentante, et qui sait ? comblée.

Pendant ce temps, les moines, inquiets de l'inexplicable absence de leur Supérieur, s'étaient lancés à sa recherche dans les fourrés des berges de la Seine. En vain. Ils ne furent pas longs à apprendre l'atroce vérité.

Et c'est ainsi que, depuis ces temps lointains, et jusqu'à une époque assez récente, les moines de Saint-Georges-de-Boscherville chantent chaque jour « Requiem » et « Libera » pour un malheureux Abbé trépassé sans l'onction suprême.

***

Voilà la très édifiante histoire que vous contera le bon curé en vous faisant visiter son église.

Vous vous demanderez si le plus étonnant de l'histoire ce n'est pas le fait que ce soit précisément un prêtre qui la raconte. Et vous ne vous lasserez pas de vous poser des questions lorsqu'il conclura son récit avec un très énigmatique sourire : « Mais le Seigneur est toute miséricorde et, après tout, peut-être abaissera-t-il un regard de pardon sur l'âme pécheresse de l'Abbé de Boscherville, sur celle aussi de la châtelaine. Quant au mari meurtrier, peut-être n'a-t-il pas besoin du pardon de Dieu... » Textuel ! Et avis aux maris qui, dans le même cas, voudraient imiter le baron...

Edouard TREMAUD.



Les vedettes font école : Après avoir vu un film de Gina Lollobrigida, la Blonde joue avec un voile devant le miroir. La rousse prend, devant l'objectif de son fiancé, en vacances, l'allure d'Ursula Andress... Ici, les « copies » sont assez réussies



CANCANS
de Paris

Le directeur de la publication :
Jean Kerffelec

55, passage Jouffroy, PARIS - 9e

ABONNEMENT : 1 an, 30 F

Photos V.I.P., Archives P.G., Tavera, Sterling et Globe-Photos

P.C.I.
11, rue Ferdinand-Gambon, Paris (20e)



Le chansonnier Jean Rigaux utilise une bien jolie expression quand il veut parler de la beauté d'une femme. Il dit simplement : « Elle est belle comme la femme d'un autre ! »


n° 27 - mensuel - 3 F
cancans
DE PARIS